

Brigitte Grésy estime que le combat pour l'égalité des salaires est capital

«Le sexisme ordinaire est difficile à débusquer car il est insidieux»

Invitée par l'Université de Genève, la spécialiste de l'égalité professionnelle et féministe parisienne Brigitte Grésy donnait une conférence jeudi soir, à l'occasion de la Journée de l'égalité. Rencontre avec l'auteure du «Petit traité contre le sexisme ordinaire».

Stéphane Berney Genève
stephane.berney@lematindimanche.ch

Est-ce que ça sert encore vraiment à quelque chose d'avoir une Journée de l'égalité le 14 juin (date de l'ancrage de l'égalité dans la Constitution suisse)?

Oui, car ce qui importe avant tout, c'est avoir des jours de rencontre. Il faut faire des bilans, se compter entre soi, élaborer des stratégies et des programmes. Evidemment, ça ne veut pas dire que les autres journées ne sont pas celles de l'égalité.

En Suisse, la discrimination salariale des femmes s'élève à 21%. Sommes-nous en retard par rapport au reste de l'Europe?

Le chiffrage de l'écart entre le salaire des hommes et celui des femmes est très compliqué à obtenir. Car il dépend du temps de travail, de la nature des contrats, des secteurs dans lesquels travaillent les femmes, des diplômes. La moyenne brute est de 17% en Europe. Même taux en France. De manière générale, les femmes ne travaillent pas dans les milieux les mieux payés. Cependant, 7 à 10% de cet écart restent inexplicables: c'est simplement parce qu'elles sont des femmes qu'elles sont moins payées que des hommes.

Est-ce que l'égalité des salaires est actuellement le principal problème que rencontrent les femmes?

Elle est surtout un symbole très fort de la lutte pour l'égalité professionnelle parce qu'elle est le résultat de tous les composants de l'inégalité professionnelle. Le sexisme ordinaire est justement difficile à débusquer car il est insidieux.

Ne faudrait-il pas un lobby féministe dans les parlements, pour défendre très concrètement la cause des femmes, notamment en termes d'égalité salariale?

Je crois effectivement à une structure bien identifiée pour défendre les droits des femmes, qui soit un lieu de rassemblement pour mettre en tension les revendications. En France, on s'est beaucoup battu pour le Ministère du droit des femmes. L'idéal, c'est d'avoir une structure institutionnelle car il y a un rapport de force intéressant entre l'action politique et l'action de la société civile. Je pense aussi que les chercheurs devraient avoir une implication plus active auprès des pouvoirs publics en faisant des propositions issues de leurs recherches sur le genre.

Que pensez-vous des Bureaux de l'égalité, comme à Zurich, qui sont tenus par des hommes? N'est-ce pas aux femmes de se battre?

Oui, c'est un débat de fond. Les femmes sont les dominées. Dès lors, on ne se libère que soi-même d'une oppression. Je pense qu'il faut avoir une approche



Brigitte Grésy, inspectrice générale auprès de l'Inspection générale des affaires sociales, à Paris, est l'auteure du «Rapport sur l'égalité professionnelle entre les hommes et les femmes». Elle a également recueilli des récits, au cours de sa carrière, pour analyser le piège millénaire des stéréotypes.

plus large. Il y a aussi du côté des hommes des stéréotypes qui ne sont pas à leur avantage. Ils sont aussi ligotés contre leur volonté. Dans le monde du travail, les hommes sont légitimes, les femmes pas encore. C'est pourquoi il faut associer les hommes dans un double mouvement de réintégration: dans la sphère privée pour eux et dans la sphère publique pour les femmes.

Certains Bureaux de l'égalité, comme en Valais, ont changé de dénomination pour devenir des Bureaux de la famille. N'est-ce pas une manière de se débarrasser du thème de l'égalité en remettant les femmes à la maison?

C'est vrai qu'un Bureau de la famille n'a rien à voir avec un Bureau de l'égalité. Sauf si on traite de la parentalité égalitaire et si la famille est envisagée comme un nouveau contrat social dans une démarche égalitaire.

LE SEXISME ORDINAIRE

1 L'ÉTAT DES LIEUX

«Le sexisme ordinaire au travail n'est pas suffisamment analysé en tant que tel. Les agressions sexuelles et le harcèlement, par contre, le sont. C'est donc un terrain en jachère qu'il faut labourer.»

2 LES SIGNES

«Ce sont tous ces comportements et ces attitudes qui, de façon sournoise, déstabilisent et infériorisent les femmes dans le monde du travail. Ça peut d'ailleurs venir des hommes comme des femmes elles-mêmes. C'est insidieux, car il y a une très grande tolérance au sexisme ordinaire. Mais ça crée une souffrance non dite.»

« Les jeunes filles ont perdu le sens du combat. Elles ont l'impression que leurs droits sont acquis »

Les femmes devraient-elles se fâcher davantage? N'acceptent-elles pas n'importe quoi? N'est-ce ainsi pas de leur faute si elle se retrouve en situation inégalitaire?

Je fais toujours attention à ne pas rendre les femmes coupables, mais dans tout phénomène de domination, les stéréotypes des dominants sont acceptés par les dominés. C'est ce qui est grave: on les retourne contre soi-même

3 LES PHRASES

«Il y a de nombreux exemples. Les plus courants concernent l'annonce d'une naissance. On entend: «Ah bon, tu es enceinte? Je croyais que tu aimais ton travail.» Ou lorsqu'une séance de cadres est constituée majoritairement d'hommes et que le président, après que la seule femme a pris la parole, se retourne naturellement vers les hommes pour leur demander: «C'est vrai, ce qu'elle dit?» Et encore lorsqu'un homme âgé regarde avec insistance une jeune femme lors d'une réunion et qu'elle lui demande pourquoi il la dévisage. Il répond: «Mais je vous envisage.»

et on intègre les normes des dominants. Tout le travail consiste à dire les choses qu'il ne faut plus accepter et accorder une vigilance très forte aux stéréotypes. La voie est étroite mais l'égalité est un facteur de transformation sociale. Il faut embarquer les hommes et leur montrer qu'ils ont à y gagner.

Pourtant les femmes ne combattent plus vraiment, elles viennent écouter des conférences comme la vôtre, non?

Les jeunes filles ont perdu le sens du combat. Elles sortent d'écoles mixtes, elles ont l'impression que leurs droits sont acquis. Mais il y a différentes formes d'actions. La multiplication des réseaux sur le Net, pour moi, c'est ça le nouveau combat féminin. Le féminisme a pris des formes nouvelles, comme des forums sur Internet.

En gros, n'est-ce pas du féminisme de salon, fait uniquement de débats?

C'est vrai qu'il y a moins de manifestations lourdes dans la rue. La dernière en France remonte à 2000 pour la parité en politique. Mais certaines associations de jeunes femmes voient le jour. Comme «La Barbe». Ses membres portent des barbes et vont manifester par antiphrases en félicitant les hommes d'être des hommes dans leurs conseils d'administration, etc. Il y a aussi «Osez le féminisme» et «Le laboratoire de l'égalité». C'est du renouveau.

Franchement, le vrai féminisme n'est-il pas mort?

Non, pas du tout. Il prend simplement des formes étranges. Il y a beaucoup de femmes qui sont féministes sans vouloir le dire. Car le terme est parfois mal vu chez certaines femmes qui ont peur d'être stigmatisées. De manière générale, ce sont les grandes entrepri-

ses qui mènent des politiques d'égalité, moins les petites.

Pratiquement, qu'attendez-vous de votre conférence en Suisse en matière d'égalité? Est-ce qu'une Parisienne qui fait des rapports sur l'égalité professionnelle dans des ministères peut faire avancer la condition des femmes suisses?

Je vois le fait d'être là comme une sorte de reconnaissance de mon investissement. Je me considère comme une artisanne des politiques publiques d'égalité des femmes. Je mets des briques au fur et à mesure. Je fais le lien entre la recherche et l'action publique. Ce qui m'intéresse c'est comment les retranscrire.

Vous écrivez des livres, vous donnez des conférences dans des ambiances très salons littéraires, n'êtes-vous pas confortablement installée dans un féminisme bourgeois, loin des violences concrètes et quotidiennes faites aux femmes?

Non, parce que je travaille. Tout ce que je fais en écrivant des livres et en donnant des conférences, c'est en plus. J'ai connu le sexisme dans le milieu du travail, il est vrai que je le connais maintenant de façon moins farouche parce que j'y suis moins exposée. Mais ma bataille quotidienne, c'est d'aller voir les gens sur le terrain, je ne vis pas sur une rente.

Le nouveau président François Hollande a annoncé que la parité serait respectée dans son gouvernement. Pourra-t-il réellement faire avancer la cause de l'égalité?

En tout cas, il l'annonce. C'est très important. C'est un signe qui montre que les femmes et les hommes peuvent être ensemble les acteurs du changement. ●

EN DATES

1947

► **Naissance**

1970

► **Agrégation**

Brigitte Grésy devient agrégée de Lettres (français, latin et grec).

1974

► **Maternité**

Elle donne naissance à son premier enfant. Elle en aura un deuxième en 1977.

1987

► **ENA**

Mère de deux jeunes enfants, elle entre à l'École nationale d'administration (ENA).

1989

► **Diplôme**

Elle obtient son diplôme de l'ENA et entre au Ministère de l'Industrie, un milieu composé alors majoritairement d'hommes.

2009

► **Premier livre**

Elle publie «Petit traité contre le sexisme ordinaire».

Nicolas Highett / rezo.ch